

## FUNÉRAILLES

DE

# LOUIS BLARINGHEM

Membre de la section de botanique,

à LOCON, Pas - de - Calais,

le lundi 6 janvier 1958.

---

DISCOURS PRONONCÉ A LA LEVÉE DU CORPS, A PARIS,

le samedi 4 janvier 1958

PAR

M. LUCIEN PLANTEFOL

Membre de l'Académie des Sciences.

---

Avec Louis Blaringhem disparaît l'une des figures les plus attachantes parmi les botanistes français, l'un de ceux dont les qualités intellectuelles ont toujours frappé l'attention. Une érudition considérable, acquise tôt, servie par une mémoire parfaite, la connaissance de faits d'observation innombrables, un don des rapprochements les plus suggestifs l'incitaient à mépriser parfois certaines des besognes fastidieuses de la science. Sa vue personnelle des êtres et des lois qui les régissent créait une richesses de pensée et d'images qui a séduit bien des esprits parmi les plus profonds. Il suffit de l'avoir

entendu rapporter des conversations qu'il eut avec Tannery, avec Giard ou avec le Docteur Roux, pour comprendre suivant quel mode, avec quels appuis enthousiastes, se déroulèrent les phases principales de sa carrière.

Louis Blaringhem entre à l'École Normale en 1899. La section des sciences se recrutait alors par un concours unique et la préparation scientifique qu'il subit fut celle qui contribua à former dans la même promotion que lui un Villat et dans la promotion suivante un Fréchet. Il se souvenait avec joie d'avoir eu cette formation mathématique. A l'École, les promotions qui accueillent la sienne sont celle d'Eugène Bloch, le physicien, et celle de Charles Jacob. Le professeur de Botanique est Costantin et l'agrégé-préparateur, Noël Bernard. Si, à la Nature, se réunissent chaque jour les archicubes scientifiques, apparaît au milieu d'eux souvent la grande figure tourmentée, de Herr, le philosophe qui comprend tout et aide à tout comprendre. Années d'une vie intellectuelle intense, où l'agrégation n'est qu'un exercice aisé et la préparation de la thèse, la passionnante réalité.

La thèse va être le début d'une série ininterrompue de publications, plus de 300, échelonnées tout au long d'une longue vie. Soutenue en 1907, cette thèse, intitulée « Mutations et traumatismes », étudie les modifications induites chez le Maïs par des mutilations, des torsions, des traumatismes divers. Le désir que traduit cette thèse, désir d'agir sur la vie pour en modifier les apparences et sans doute pour faire naître des êtres nouveaux, va se maintenir, aussi puissant, durant toute son existence. Après avoir analysé les diverses formes tératologiques des Végétaux (fasciations des tiges, duplicatures et pélories des fleurs, proliférations centrales) et tenté de réaliser expérimentalement de nouvelles anomalies, c'est à l'hybridation que Blaringhem demandera la puissance d'où pourraient naître des protoplasmes nouveaux. Il est donc un généticien, comme Mendel, et surtout comme Naudin dont les idées lui paraissent beaucoup plus fécondes, car elles interprètent la plante hybride comme un agrégat

de parcelles homogènes et unispécifiques, comme une mosaïque plus ou moins fine relevant des deux parents; ceci explique que la disjonction des 2 constituants réunis par la fécondation commence dans les organes végétatifs de la plante hybride et non pas seulement, comme on le pense depuis Mendel, dans ses cellules sexuelles des ovules et du pollen. Dédaignant pour sa propre pensée l'effort de l'école de Morgan, Blaringhem perfectionne les techniques qui sont les plus fécondes pour les praticiens de la génétique. Il montre l'intérêt qu'ont pour eux les êtres rares, présentant surtout des caractères récessifs. La purification d'un lot est dans ses recherches une opération comparable à la purification d'un produit chimique.

Et de fait ses travaux ont joué un rôle essentiel dans l'amélioration des Orges de brasserie et dans celle des Lins à fibres. Si bien qu'il lui importe peu, dans les Congrès de génétique, d'apparaître comme un attardé qui ne veut pas utiliser les dernières méthodes de la science.

Les idées ont toujours eu pour son esprit un attrait considérable. Le développement de la pensée de Noël Bernard, de 5 promotions plus ancien, n'a pas été sans subir un peu l'impulsion de son enthousiasme admiratif. Il avait voué une sorte de culte à cette pensée: l'évolution par la symbiose complétait l'évolution génétique.

Mais parmi tous ses ouvrages, le plus révélateur de son esprit est sans conteste celui que, par une sorte de gageure, il a intitulé: « Pasteur et le transformisme ». Il y expose les idées que la lecture des travaux de Pasteur, tout à la fois ceux sur les cristaux et ceux sur les microbes, lui a suggérées, dans le domaine de ses préoccupations personnelles, génétique et mutations. Dans la partie consacrée à l'espèce, on voit ce même terme utilisé en cristallographie et en biologie avec des sens approchants, puisque la variabilité cristallographique des formes d'une espèce chimique correspond à la variabilité des formes des êtres vivants et que le tartrate double de potasse et de soude peut être qualifié d'hétérozygote comme un hybride. Tout au long de l'ouvrage, la considération de la dissymétrie

moléculaire joue un rôle comparable à celui qu'elle a présenté, à maintes reprises, dans la pensée de Pasteur.

Après avoir été agrégé-préparateur de Botanique à l'École Normale Supérieure, c'est dans un cours de Biologie agricole, fondé à la Sorbonne en 1907 à la demande des Brasseurs, que Blaringhem donna ses premiers enseignements. Deux ans plus tard, il est chef de service à l'Institut Pasteur et, en 1912, il est nommé professeur d'Agriculture au Conservatoire National des Arts et Métiers. Puis il devait, en 1923, succéder à Matruchot dans la direction du Laboratoire de Botanique de l'École Normale Supérieure, et, y ayant professé jusqu'en 1935 pour la préparation à l'Agrégation, il y conserva son laboratoire personnel jusqu'à sa retraite, alors qu'il se réservait pour le cours magistral qu'il donnait à la Sorbonne. Si le caractère profondément personnel de sa pensée déroutait parfois un peu les débutants, cette pensée offrait aux meilleurs de ses élèves une remarquable intelligence de la botanique et de la biologie. Des formules saisissantes résumaient pour eux d'une manière imagée certains des grands faits de la vie végétale.

Il aimait d'ailleurs s'entourer de jeunes élèves. A l'arboretum Alard, près d'Angers, il réunissait tour à tour les promotions des naturalistes normaliens; les traitant en jeunes camarades, il se révélait, sous les ombrages et parmi les fleurs, le causeur admirable, affable et fin, que nous avons connu. Mais il ne souhaitait pas diriger des chercheurs; car il jugeait que le domaine où il continuait à construire nécessitait de trop longues recherches pour qu'il puisse conseiller d'y choisir une thèse. Et pourtant, quelques travaux à tendance pratique ont été directement inspirés de son œuvre et la prolongent.

Avec ses charges d'enseignement, tous les honneurs étaient venus à lui très tôt. Il fut membre et président de nombreuses sociétés: A 50 ans, il entra à l'Académie des Sciences, à laquelle il devait appartenir 30 ans, dont il fut président et où son autorité était grande.

C'est donc toute une gerbe d'adieux que nous devons maintenant lui offrir : au nom d'abord de l'École Normale où il a commencé sa vie scientifique, où s'est déroulée une part de ses tâches d'enseignement, avec chaque année des élèves tout proches ; — au nom de la Faculté des Sciences où il a enseigné jusqu'à la fin de sa vie active, au milieu de nombreux étudiants ; — au nom du Conservatoire des Arts et Métiers et au nom de l'Institut Pasteur qu'il aimait ; — au nom surtout de l'Institut de France, dont c'était sa fierté et sa joie d'être l'un des membres influents ; — au nom enfin des nombreux amis qu'il comptait dans tous les milieux où il a passé, aux divers moments d'une vie consacrée à la Science.

---